



LES CHRONIQUES

CASSER LE BAC, C'EST TROP FACILE

Par

MARA GOYET

Essayiste



Il est du dernier chic, depuis quelques années voire décennies, d'affirmer, d'un air blasé, que le brevet des collèges s'obtient « dans une pochette-surprise » et que « pour ne pas avoir le bac, il faut le demander ». On marque ainsi son dédain pour des examens désormais obtenus par le plus grand nombre, par toute une génération ou presque.

S'il est indéniable que le brevet n'est pas, c'est un euphémisme, un examen très difficile et que le bac n'est pas d'un niveau insurmontable (mais est-ce seulement le but?), ces considérations méprisantes sur des épreuves travaillées et passées par les élèves, préparées par leurs professeurs, m'exaspèrent. A plusieurs titres.

Tout d'abord parce que les élèves, eux, les prennent au sérieux. J'ai surveillé les épreuves du brevet, j'ai fait passer les oraux. Je n'ai pas vu un seul adolescent considérer les choses à la légère. Je les ai regardés, sages à leur table, même les plus dilettantes, paumés ou emmerdeurs, penchés sur leur brouillon, concentrés et silencieux, écoutant un extrait nocturne de Chateaubriand donné en dictée, calculant l'aire d'un composteur à déchets ou feignant de s'enflammer pour les atouts touristiques de la capitale « de la pipe et du diamant », Saint-Claude. Ce que les adultes prennent de haut, eux l'affrontent dignement et sincèrement, sans cynisme. Ces examens sont des moments importants de leur existence, des paliers, des rites initiatiques qui ont une valeur non négligeable dans ce qui fait le commun d'une jeunesse, d'une nation. On peut ricaner sur le niveau exigé; on peut aussi mesurer tout ce qui a été appris durant des années et qui permet d'en arriver là.

Ce qui m'irrite aussi, c'est qu'on entend comme un petit sarcasme antidémocratique

dans ce type de remarque. Avant c'était tout de même autre chose quand il n'y avait que 0,000005% des jeunes qui obtenaient ces sésames nationaux (les autres s'épanouissaient comme jamais à aller à la mine dès le plus jeune âge); il fallait être capable de dessiner les contours du Congo belge à main levée au crayon de bois, réciter du Salluste par cœur, connaître sur le bout des doigts ses tables trigonométriques et faire une division à 46 chiffres sans calculatrice. De la même manière, les plages étaient sans doute plus jolies avant les congés payés, quand les pauvres n'avaient pas de vacances. Foutue démocratisation!

Il faut aussi penser à ceux qui sont les premiers de leur famille à obtenir ces diplômes. On pourra se demander éternellement si ces derniers sont « bradés » ou non, là n'est pas toujours l'essentiel. Il faut encore garder en tête ce que représente dans une famille l'avènement du premier ou de la première bachelière, la force symbolique de ce moment, la fierté des parents. Il n'y a pas de quoi être blasé. C'est aussi vrai maintenant qu'il y a cent ans.

Il y a, par ailleurs, ceux qui ratent ces examens. Ceux qui échouent dans le système scolaire, ceux qui n'y arrivent pas, ceux qui ne bossent pas, ceux qui n'ont aucun mérite, ceux qui ont glandé, ceux qui vont mal, ceux qui sont en crise d'ado gégante, ceux qui ont une vie difficile, ceux qui sont en situation de handicap, ceux qui n'ont rien compris. Ils existent. C'est une minorité mais ils comptent. Prendre de haut des diplômes que ces élèves n'ont pas réussi à avoir, c'est une double peine. Un affront qu'on leur fait.

En somme, ne déprécions pas ce que nous donnons à notre jeunesse. Si, le cas échéant, cela nous semble vain, facile ou dévalué, les seuls à mépriser ce sont... nous. De n'avoir rien de meilleur à proposer. **M. G.**

